

LA ROUMANIE LITTÉRAIRE
D'AUJOURD'HUI

77582

TH. CORNEL

227 438

Inu. 4540

La Roumanie littéraire d'aujourd'hui

807701
107708



PARIS

BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE D'ÉDITION

E. SANSOT et Cie Éditeurs

9, RUE DES BEAUX-ARTS, 9

—
1903

Case

6382

Inventar

107708

RC 85/01

B.C.U. Bucuresti



C107708

La Roumanie littéraire d'aujourd'hui

I

Deux grands poètes dominant et inspirent notre littérature moderne : le Peuple et le regretté Mihaïl Eminesco. Par eux, le mouvement littéraire se caractérise d'une singulière façon et hautement. Mais, avant de mettre en lumière les marques distinctives de ce mouvement, il convient d'en tracer brièvement l'image première, cet aperçu historique servant d'avant-propos à l'état actuel de la littérature roumaine.

L'époque littéraire précédente, qui dure vingt-cinq ans et finit vers 1880, était partagée entre deux tendances de sources opposées. Il y avait là un désastreux concours entre les idéologues nationalistes, vieux rameaux de la génération de 1848, qui subissaient l'influence française, et entre les éléments nouveaux, représentés par le groupement *Junimea* (la Jeunesse) de Jassy et dont nous retrouvons les origines dans la philosophie allemande du dernier siècle. Prétentieusement, ces deux courants se disputaient avec impétuosité le droit de domination morale. Dans la lutte, frappée d'impuissance, ou, mieux, ne répondant plus à aucune nécessité sociale, l'influence française lentement dépérissait,

cependant que l'influence allemande s'exprimait avec vigueur, en se précisant chaque jour davantage.

En 1865, MM. Titu Maioresco, J. Negruzzi, et quelques autres font paraître la revue *Convorbiri literare* (Causeries littéraires), organe de la société *Junimea*. Au critique Titu Maioresco, que l'on peut considérer comme le centre intellectuel actif de la « nouvelle direction », s'unissent les intelligences marquantes de cette période, de même que les beaux talents naissants, liés les uns aux autres par une même et lumineuse intention. Ils apportent en opposition au sentimentalisme patriotique des Bolintineanu, Gr. Alexandresco, V. Alexandri, Gh. Assaki, C. Bolliac, l'idéalisme pur, les hautes spéculations de l'esprit qui rattachent l'artiste par dessus les étroites frontières, à l'humanité, à l'univers même.

La lutte s'exprima avec véhémence, mais elle fut fertile. Et s'il nous faut être plus juste que courtois, nous devons reconnaître que c'est grâce à cet élan effréné que nous possédons aujourd'hui une littérature intéressante, fleurie de cette intellectualité raffinée, qui nous permet de prétendre au rang que l'on reconnaît aux autres littératures européennes. Eminesco appartient à ce mouvement et son apparition, coïncidence surprenante, correspond au moment où Alexandri, prenant exemple sur Anton Pann et Aleco Russo, publie le premier recueil de poésies populaires.

A cette heure, il n'est pas question d'une influence quelconque de la part d'Eminesco ; il est par trop imparfait, dans ses créations de début, pour lui supposer la moindre ascendance, sur sa génération. Eclairée d'un jour différent, cette même particularité se trahit aussi du côté de la littérature populaire qui ne réussit à gagner aucune sympathie. Les admirateurs sont fort peu nombreux et l'art du

peuple, à la facture essentiellement primitive, reste incompris, malgré la beauté rustique de ses formules brèves mais harmonieuses, brutales, cependant émouvantes, où l'âme populaire se sculpte, immuablement, avec tous ses sentiments de joie et de tristesse.

∴

Jusqu'en 1890, date où finit l'influence exercée par le groupement *Junimea*, la publication *Convorbiri literare* livre le grand et instructif combat littéraire. Le critique impérieux qu'est M. Titu Maioresco engage la discussion esthétique avec une attrayante franchise. Son enthousiasme ajoute des ailes rapides à toutes les volontés, un peu hésitantes, qui s'étaient alliées à lui et déchaîne l'orage dans les camps adverses. Par ses études claires, il porte des coups mortels à toute une littérature patriotique spéculative autant que prétentieuse.

Cette « nouvelle direction », fille audacieuse de l'esthétique allemande, occasionne, en sens contraire, un mouvement littéraire à plusieurs nuances qui représente, avec celui de la *Junimea*, toute la vie intense des lettres roumaines. Les éléments socialistes y font une opposition méthodique qui provoque les plus vives controverses littéraires. C'est la revue *Contemporanul* (1885-1890) (Le Contemporain) qui ouvre, par la parole savante de M. Gherea (C. Dobrogeanu), la période de polémique lumineuse. L'idée, maintenant, rayonne. En face des théories métaphysiques de M. Titu Maioresco, le critique socialiste dresse l'image altière d'un idéalisme social, plus près encore de l'humanité que l'idéalisme platonique de la *Junimea*. Et c'est à qui expliquerait le mieux l'harmonie intime qui lie l'artiste à l'époque, à la société, au milieu. Les

études que M. Gherea a réunies en trois volumes : *Studii critice*, où les ardentes questions que comporte l'art reçoivent les solutions les plus conséquentes, forment, à notre avis, une œuvre autrement plus robuste et persuasive, que les recherches idéalistes qui reposent doctement sur des spéculations sophistiquées et qui distinguent les *Critice* de M. Titu Maioresco. Mais *Contemporanul*, disparut ; la lutte déplaça son axe et se continua avec *Literatura și stiinta* (1893-1894) (Littérature et science), importante publication semestrielle, sous la direction de M. Gherea. Cette fois les échos sont pâles et la tentative meurt, impuissante. Les idées humanitaires de M. Gherea ne sont pas comprises, ce qui provoque une confusion générale, origine néfaste des plus stupéfiantes absurdités, débitées par les plumes contradictoires de l'époque.

Quoi qu'il en soit, cette impulsion créa une direction « humanitaire », à laquelle, comme des fleurs à une tige, se rattachent des talents diversement remarquables. Et tandis que le mouvement de la *Junimea* dispose ses forces avec Eminesco, I. Creanga, I. L. Caragiale, De la Vrancea, Mathilda Poni-Cugler, Petrino, Sihleano, N. Gane, Th. Serbanesco, cet autre mouvement enchâsse dans sa gracieuse allure des personnalités littéraires, dont nous citerons Al. Vlahutza, Traian Demetresco, Beldiceano, O. Carp, A. Stavri, I. Paun, V. Crasesco, M^{me} Sofia Nadejde, A. Steuerman, Jean-Bart, et Bujor.

Avant même que la lutte fût engagée par les socialistes, M. Al. Macédonski commença à manifester une violente hostilité contre les tendances « allemandes » de la *Junimea*. Il préconise le retour aux sources latines, par la civilisation française, mais le manque de méthode et les attaques virulentes tuent le premier élan. La revue *Litteratorul* ne réussit

pas à imposer les vues esthétiques de son directeur. De cette opposition, quelque peu conduite à la débandade, émergent quatre figures qui se dessinent fièrement sur le fond émaillé de ce courant : Al. Macédonski, Mircea Demetriad, Cincinat Pavelesco et Duiliu Zamfiresco, qui dut abandonner cette direction pour se rallier à celle des *Convorbiri literare*. La réaction essayée par M. B. Hasdeu, savant philologue à qui le lettré n'était pas étranger, et par le regretté patriote V. A. Urechia, contre l'influence de M. Titu Maioresco et ses disciples, n'eut qu'une chance éphémère, ne donnant aucune fleur à notre littérature.

Durant ce débat aux langages divers, l'art populaire prend son essor. Quoiqu'elle eût des admirateurs modérés, la littérature du peuple s'enrichit néanmoins de collections remarquables qui tout en étant similaires, n'en sont pas moins riches et variées. Le geste qu'avait décrit Vasile Alexandri engendra, par imitation traditionnelle, d'autres gestes. Avec MM. Gh. Dem. Teodoresco, S. Fl. Marian, T. T. Burada, I. Gh. Bibicesco, J. Pop-Reteganul, Jarnik et Bârsan, I. C. Fundesco, J. A. Zanne, M^{me} Elena O. Sevastos, et quelques autres, un matériel folkloristique considérable s'offre aux savantes analyses des philologues roumains.

La littérature populaire s'affirme de la sorte et le poète collectif, — auteur de cette merveille payenne ce poète qui pleure des siècles de souffrance et d'aspirations contenues, — s'élève jusqu'au génie (1). Comme la Nature, il inscrit dans son œuvre extraor-

(1) Mlle Hélène Vacaresco, sous le titre significatif de *Rhapsode de la Dâmbovitza*, a donné en français une série de ces chansons étranges qui fleurissent dans l'âme du peuple roumain. Ce livre serait d'un grand intérêt pour celui qui voudrait connaître une face du caractère littéraire du trésor populaire de Roumanie.

dinaire les beautés éparses de la vie; les échos lointains des époques héroïques par où elle s'est glissée l'ardeur du sang populaire qui enfanta cette œuvre, la nourrit et la célébra. C'est en cette folle production que Creanga découvrit sa muse à visage paysan; le conteur Ispiresco lui emprunta, pour les polir, toutes ses histoires et légendes fantastiques. Eminesco dont le génie ne dédaigna pas l'inspiration populaire y trouva des accents de tristesse si mélodieux et sans nulle prétention littéraire. Déjà, avant eux, Alexandri peint ses émotions premières dans les harmonies frissonnantes de cette langue simple du peuple où la violence des sentiments égale en beauté l'intense ingénuité de la forme.

Mais l'influence de cette littérature exerce sa flamme, avec plus d'effet, sur les intelligences cultivées de Transylvanie, où l'art du peuple est de bonne heure compris, aimé et admiré. En reconnaissance des liens d'origine qui l'attachent à la nation roumaine, la Transylvanie nous transmet toute cette admirable flore. MM. Georges Cosbuc, I. Slavici, Popovici-Banatzeanu, St. O. Iosif, — auxquels il ne serait pas inélégant d'unir MM. Grigorovitz, I. Pop-Reteganul, Buticesco et Pacatizianu, sont les représentants choisis de ce mouvement. Certains d'entre eux passent en Roumanie. Illuminé de ce grand amour de la vie et construit dans des formules d'une solide simplicité, leur art serein trouble la conscience littéraire de l'époque et surprend les « fins » lettrés, plongés dans la déception. Par l'expression noble de ces nouveaux-venus, le peuple fit descendre en certaines âmes un rayon de soleil, par où se glisse l'espoir; il apporta le rire robuste, la confiance et la force morale, et opposa avec distinction aux sombres couleurs élégiaques, au nostalgique Nirvâna, la lumière vivifiante et diverse de la Vie.

II

LA POÉSIE

Ayant, pendant des années, subi d'une manière absolue l'expression et la pensée du courant allemand, et n'en étant qu'à moitié délivrée, notre littérature se ressent plus de cette influence que de toute autre. C'est l'époque du pessimisme romantique qui s'ouvre avec l'activité fiévreuse de la *Junimea* et qui se prolongera jusqu'à nos jours. Eminesco, qui résume cette époque, en est le point culminant. Il lui inculque toute la tristesse dont son génie était capable et l'angoisse, filtrée jusqu'à nous, continue à griser toujours les âmes faibles par une délirante littérature et de longue imperfection.

L'œuvre d'Eminesco, bien que restreinte : une centaine de poésies environ et quelques pages de prose, écrase d'un poids formidable la conscience de la présente génération. Elle dresse l'image de la souffrance qui traverse l'espace et absorbe, depuis vingt ans, la vie printanière des lettres roumaines. C'est le déséquilibre sensitif, qui s'affirme avec elle. Mais ses accents désespérés ne sont pas compris, au début ; l'indifférence que le poète prêche, l'humeur satirique dont il colore ses plus belles pages, la révolte qui perce çà et là dans son œuvre, le retour aux époques mortes du passé historique

de notre nation, ou, comme suprême couronnement, l'évanouissement dans le Nirvâna, — bref, toute l'harmonie organique de la philosophie pessimiste rebute les esprits et peu de monde prête l'oreille à ses tristes concerts. L'évolution s'accomplit bientôt et les causes sociales qui firent vibrer l'âme précoce d'Eminesco finissent par exaspérer aussi les intelligences nouvellement écloses. Dès lors Eminesco devient l'astre intellectuel vers qui se tournent les jeunes esprits de la génération naissante. On commence à goûter *Mortua est*, cette élégie qui pose le premier doute dans l'âme ; on comprend le cri révolutionnaire de *Imparat si Proletar* (Empereur et Prolétaire) ; on pénètre mieux le sens tout d'ironie de la *Satira I*, ainsi que la beauté lapidaire des *Sonnets* mélancoliques du poète. *Epigonii* (Épignes), fresque virile, où il évoque les temps anciens avec les figures hautaines qui les caractérisent parle pour ces intelligences un langage profond, en même temps que fier, clair et vrai. *Glossa*, qui célèbre l'indifférence, et *Luceafarul* (l'Astre du soir) où brille d'une flamme exaltée le mépris de la femme, exercent maintenant une puissante attraction sur les esprits.

Cette assolante tristesse, introduite, mêlée à l'expression intellectuelle d'une société en formation est une véritable révolution. Le monde idéal et le monde sentimental de notre pays sont dès cet instant ébranlés. A cette nouveauté, Eminesco, en grand artiste qu'il est, ajoute celle de l'enveloppe : le fond et la forme, dualité harmonieuse, restent inséparables dans le même éclat de beauté. Avec la pensée profonde, essentielle, hautaine, il apporte l'expression riche, mariée à la force, qui permet à la langue roumaine de se nuancer finement dans les notations rythmiques les plus sûres, les plus vibrantes. Par une métrique nouvelle, il brise le vers, jusqu'à lui roide

et conventionnel ; il l'écourte musicalement et lui imprime les lignes sculpturales du marbre qui ne meurt pas. Il fait des trouvailles éclatantes en toutes ses formules poétiques, frappées dans l'acier de la Beauté, qui dormaient à l'état d'imperfection dans les tissus fleuris de la langue et qui attendaient qu'on les découvrit. Eminesco pénètre le génie de notre langue et en traduit l'essence. Par ses rythmes naturels, harmonieux, d'une incomparable douceur, les images se surpassent en élégance, les émotions se surprennent sans se nuire, les idées voluptueusement s'expriment.

Eminesco exalte deux éléments : l'amour et la nature ; celle-ci trouve en lui le poète, merveilleux et précis qui possède à un haut degré le sens décoratif. Sa parole romantique enflamme les vigoureuses descriptions. Quant à la partie érotique de son œuvre, individualiste à l'excès, rien n'est au-dessus d'elle. C'est là que se fixe supérieurement toute la gamme des sentiments qu'irritent les amours déçues. Eminesco nous laisse un véritable rhapsode érotique dans la série de ces petits poèmes idéalement sensuels, comme : *Floare albastra* (Fleur bleue) ; *Dorintza* (le Désir) ; *Călin* ; *Oh! rămâi* (Oh! reste...) ; *Cind amintirile...* (Quand les regrets...) ; *Te duci*, (Tu pars), et tant d'autres encore, où vit la précieuse souffrance. Eminesco y mit toute son âme ulcérée, lui, qui plus tard devait finir dans une maison d'aliénés.

Mécontent de la vie, froissé par la brutalité sociale, précoce dans un monde arriéré et rétif, ce poète porta souvent son regard sur le passé confusément héroïque de notre nation. Il reculait, malgré son génie, aux temps brouillés de l'histoire, au lieu de se diriger vers les lueurs palpitantes de l'avenir.

Le pessimisme romantique, après la mort d'Emi-

nesco (1889), gagna peu à peu la vie littéraire du pays. Son influence s'exerça même sur les représentants des autres directions littéraires. Les vieilles branches du courant patriotique, seules, gardaient une certaine sérénité, confiantes dans leur œuvre nationale. Mais cette école se mourait doucement, alors que les disciples du maître pessimiste devenaient de plus en plus nombreux.

Sans nulle prétention de classification, nous en dresserons le tableau, suivant le degré de domination qu'opéra l'œuvre d'Eminesco sur ses contemporains ainsi que sur ses successeurs. Il est à remarquer que c'est à cette source que le poète Th. Serbanesco puisa ses angoisses ; Véronica Miclé s'inspirait également du maître qu'elle avait connu ; une autre femme, M^{me} Mathilda Cugler-Poni s'apparente aussi au poète, comme étant de la même école. M. Beldiceanu qui, indécis, va d'Alexandri à la parole socialiste, de celle-ci, par le pessimisme, à Eminesco, trouva en ce dernier son véritable inspirateur. I. N. Roman, assez personnel, fut souvent hanté de cette image, à qui se voua également le poète socialiste Const. Mille, dont la lyre dut se taire aussitôt. Il se lit une certaine influence aussi dans le poème *Radu*, où le jeune poète Ronnetti Roman essayait de répondre aux mêmes problèmes de la vie.

L'ascendant d'Eminesco se fait encore sentir dans les créations des « humanitaires ». Ici, elle vise surtout la forme générale de la pensée et des sentiments, — éloignant sans retour les désastreuses conclusions du maître. Sa philosophie anti-sociale se purifie, s'humanise pour ainsi dire, ou bien elle est remplacée par une lumière de vie, — par un trait de confiance en un meilleur devenir. Mais de ce que cette direction procède du courant socialiste, il n'en faut pas conclure que les poètes dont nous

allons inscrire les noms adhérent à cette doctrine sociale. Il en est qui, comme M. Vlahoutza, y sont ouvertement opposés, mais qui n'en sont pas moins impressionnés. Ce poète surtout est un éclatant exemple d'influence exercée par les élans humanitaires. Il est, dans ses œuvres, le plus humain, le plus près de ceux qui souffrent, descendant jusqu'au paysan avec qui il sympathise. Sa lyre, mieux que celle d'Eminesco, palpite de sons altruistes. Al. Vlahoutza ne se replie pas sur lui-même. Et son pessimisme est moins conséquent. En apologiste de la vie, ce poète se sépare, par la peur « de l'éternité de la mort », d'avec Eminesco qui nerveusement, formule et célèbre le final Nirvâna. Le fond de sa création n'est cependant que faiblement optimiste.

Amoureux de l'eurythmie précise, puriste avec élégance, Al. Vlahoutza grave à son œuvre, — *Poesii* (Poésies), *Iubire* (Amour), et autres, — une originalité vigoureuse. Il n'a pas, comme Eminesco, le don de la fresque ; en ses créations capitales : *Liniste* (Silence) *Icoana* (la Madone), *Dormi în pace* (Dors en paix), — il localise au lieu de généraliser, il dissèque psychologiquement, sans atteindre à la grandeur de la synthèse. Quelle que soit pourtant la couleur atténuée de son talent, M. Al. Vlahoutza est un des meilleurs écrivains de la Roumanie.

Avec lui, nous rentrons dans une période de lyrisme spécial ; dès ce moment, le romantisme resserre ses cadres qui se brisent, laissant, toujours dans la lumière que projette Eminesco, se manifester un idéalisme humanitaire net et concluant. Le plus représentatif de ceux qui appartiennent à ces tendances est certainement le poète O. Carp, dont l'œuvre, au rythme léger, est non seulement l'image de la rayonnante vérité, mais encore le progrès dans l'ordre intellectuel. Avec *Tristia*, où pleure la nature et l'homme, avec *Dofna* et la profonde *In*

mare tenebrarum, l'expression humanitaire atteint des cimes élevées dans le resplendissement de la pensée.

Une sensibilité exagérée dévie un instant cette direction, la faisant glisser vers un raffinement maladif qui s'est accusé surtout avec le socialiste Traian Demetresco, en qui une flamme ardente brillait. *Senzitive* (Sensitives) de ce regretté visionnaire est le *summum* que donna ce genre de manifestation. I. Paun, pour qui la mort fut aussi impitoyable, exécuta un bref retour au sentimentalisme équilibré du jeune O. Carp, sur les traces de qui avancent expressivement A. Stavri et A. Steuerman. A. Stavri est un pessimiste résigné ; coloriste délicat de l'âme, il note dans *De demult* (Autrefois) et *Pe-acelas drum* (Sur la même route), des accents élégiaques bien profonds. A. Steuerman, qui n'est pas au début sans une certaine hésitation, ayant de bonne heure tenté la muse, découvre *Lirice*, recueil de poésies d'un lyrisme amoureux enthousiaste. Le jeune A. Toma boit à cette même source humanitaire, se distinguant surtout par la perfection de la formule et par la beauté achevée des images, comme en *Desávirsire* (Perfection), poésie d'un incomparable éclat. Adrian Vereea, talent souple, sachant éviter les insinuations étrangères, se rattache aussi à cette direction.

En marge des écoles, une quantité d'écrivains subissent d'une manière plus prononcée l'attraction irrésistible du génie d'Éminesco. Ici nous découvrons une imitation servile des idées du maître, de sa métrique, de son langage même. Ce ne sont pas des artistes à tempérament distinctif, original. Une indécision générale est la marque de tous ces talents. Voici d'abord le poète Duiliu Zamfiresco qui put se détacher de cette influence, plus tard, avec *Alte orizonturi* (D'autres horizons) où il fixe les

lignes d'une originalité suffisante. Popovici-Banatzeano, un transylvain, emprunte à Eminesco jusqu'à des images qui, sous sa plume irrésolue, s'effacent et perdent de leur valeur plastique. St. Cruceano, parlant en *Lacrimi* (Larmes), volume intéressant, un langage pittoresque, de même que Fl. Becesco dont le jeune livre : *Vise si Lacrimi* (Rêves et Larmes), témoigne de belles qualités, rappellent fréquemment l'œuvre éminescienne. Les nombreux volumes de M. H. G. Lecca, dont : *Prima, Secunda, Sexta*, s'expriment aussi en cette langue, avec, en moins, l'originalité. M. D. Nanu, en *Nocturne* (Nocturnes) se laisse gagner par la déception, mais il ne nous présente pas non plus une personnalité ferme. Cette observation s'applique sans doute aux jeunes, comme M. Codreanu, P. Mihaesco, V. Podeanu, V. Scinteie, qui nous semblent réunir des dispositions artistiques évidentes pour un avenir plus fécond. Citons encore M. Radu Rossetti, dont l'anémique création respire une molle tristesse de salon.

L'expression pessimiste allemande, doublée de la sentimentalité érotique que créa Goethe, s'intronisa donc chez nous, avec une force telle qu'aujourd'hui même, malgré tant d'efforts contraires, nous en ressentons les effets déconcertants. Mais la littérature populaire contrebalance en quelque sorte cette prédominance; au pessimisme envahissant et à ce lyrisme amoureux nuancé, elle opposa les rayons du plus serein optimisme. Pendant dix ans, cette littérature objective, qui parle pour tous, faisant jaillir sur les âmes la beauté des sentiments universels, détermina comme un réveil à la vie et à l'humanité. Elle eut plus d'écho que l'effort partiel des humanitaires qui ne purent provoquer un mouvement d'ensemble contre l'influence de la *Junimea*; bien au contraire ces derniers y

ajoutèrent une nuance complémentaire. C'est l'œuvre populaire qui donna une impulsion de contrariété au courant romantique, alourdi par le pessimisme.

En effet, au milieu des pleurs vains, des accents douloureux, une note nouvelle éclate : Georges Cosbuc apparaît, qui attire et captive. C'est une musique claire et vive, détonnant agréablement dans cette sombre harmonie, *Balade si Idile* (Ballades et Idylles), son premier volume puis *Fire de Tort* (*Brins de filasse*) excitent la curiosité, ensuite les dissensions. Mais la passion, fumée éphémère, se dissipe bientôt et la poésie nouvelle gagne une sympathie générale.

L'œuvre de Georges Cosbuc repose entièrement sur la vie et principalement sur la vie populaire. En des pages épiques elle en traduit les aspects les plus colorés et émouvants. Ici, point d'artifice ; la peinture en est large, sincère et vigoureuse ; les qualités y éclatent, comme des fleurs. D'abord ce n'est plus le repliement de l'âme ; au contraire, l'amour de tout ce qui vit au dehors en est la principale couleur. Les souffrances ou les joies, les désirs retenus et les aspirations indécises, toute la vie simple, tous les sentiments naïfs, tout l'amour ingénu (sans finesse recherchée, mais sain), — enfin ce qui constitue l'équilibre moral et sentimental du peuple tout vibre à haut son dans l'œuvre altruiste, humaine, de Georges Cosbuc. Ami du peuple d'où il tire son origine, il aime, souffre et se révolte avec lui.

Malgré que la poésie eût avec Eminesco l'expression la plus audacieuse, G. Cosbuc arriva à trouver dans notre langue de quoi diaprer merveilleusement son œuvre, — tout un trésor de notes originales, d'images aussi élégantes qu'inattendues, et nul ne sut rendre avec tant d'art la musique cha-

toyante du parler roumain. La poésie pastorale est une belle partie de son œuvre, à qui il faut ajouter la ballade, où la grandeur épique développe une courbe émouvante. Il n'est pas de plus imposant exemple que ces ballades comme *Nunta Zamfirei* (les Noces de Zamfira), qui est l'épopée admirable des anciennes mœurs roumaines, *Moartea lui Fulger*, (la Mort de Fulger), où les principes de la vie prévalent sur ceux de la mort, ou encore *Stefanitză Voda* qui atteint le sublime et se mesure à l'épopée classique des anciens. Souvent, Calliope remplace Polymnie et la muse paysanne a parfois des élans de révolte magnifiques, telle la poésie *Noi vrem pământ* (Nous voulons de la terre), ce cri terrifiant, cri du peuple exalté par la misère, que nulle littérature n'a su jeter avec une pareille brutalité. Mais Cosbuc est aussi le poète des demi-teintes, des heures imprécises, des lucurs colorées du matin, des lumières aveuglantes, ou du crépuscule doré et mourant, trouvant pour chaque état une forme plastique incomparable. La nature a les plus fines notations dans *Noaptea de Vara* (la Nuit d'été) *Vintul* (le Vent), *Vara* (l'Été), *Prahova*, où le poète est inimitable.

Latiniste parfait, G. Cosbuc entreprit de traduire en mètre antique et avec succès les œuvres de Virgile, et connaissant à merveille le sanscrit, il nous donna une curieuse traduction de la *Sacotala*, le drame du célèbre poète indien Calidassa.

A ce courant populaire, et sous l'empire de G. Cosbuc, se rattachent deux nouveaux talents, fort remarquables: St. O. Iosif et Vasile Pop. Le premier, d'une originalité frappante, écrit *Patriarhale* (Patriarcales) et *Poesii* (Poésies) qui étalent des qualités artistiques considérables. Noble dans la forme, serein, calme de sentiment, ce jeune poète est une force d'avenir. Plus impulsif et se ressentant davan-

tage de l'influence de G. Cosbuc, Vasile Pop présente un aspect différent. Sa poésie, du volume *Versuri* (Vers), est robuste, pleine de mouvement et de passion.

En dehors du rayonnement de l'œuvre de Cosbuc, mais sous la même impulsion populaire, nous devons citer M. Dutzesco-Dutzu une personnalité intéressante qui publia *Cring si lunca* (Hallier et Prairie) de fière réalisation ; et aussi M. Canianu qui n'est pas sans talent.

Voici, maintenant, une autre formule littéraire qui s'affirme, avec M. Al. Macédonski, contre ces deux courants principaux ; la poésie de ce poète est une face différente du lyrisme roumain. Mais, quelle que fût la valeur artistique de M. Al. Macédonski, ses efforts dans le sens d'une beauté plus suggestive restèrent sans échos. Les courants provoqués par Eminesco et Cosbuc ne cédèrent en rien à la dispute de ce poète. D'ailleurs avec Al. Macédonski c'est encore le pessimisme qui s'annonce, bien que moins déprimant et fait de constatations pures, qu'aucune fin fatale, aucun désir de mort, ne complètent.

Au début de sa carrière poétique, Al. Macédonski se perd dans un humanitarisme creux, une sorte de *poésie sociale*, comme il la baptisa, et qu'il dut abandonner pour une expression raffinée, plus cérébrale, — fille ailée du symbole. *Excelsior* est l'ouvrage indicatif de cette phase. D'un pas sûr, le poète avance dans l'avenir, et en tire la forme prochaine de la littérature qui se nomme en France, improprement, « symbolisme ». C'est l'initiation aux mystères irrésistibles de l'esprit. Dans cette évolution vers le beau, il s'est rapproché de l'art français moderne, où il puisa d'ailleurs les raisons esthétiques de la direction qu'il essaya d'imprimer au mouvement littéraire.

Esprit éclectique, épousant les idées culminantes, explorant les replis encore obscurs du monde sensorial, ce poète s'élève à une réalisation supérieure de la pensée. La poésie n'a peut-être pas l'envolée impressionnante de l'aigle, — plus calme, retenue, elle emprunte l'allure cadencée et harmonieuse de la réflexion. Il écrivit des *Nuits* célèbres, dont la vigoureuse *Noaptea de mai*, hautement accentuée. M. Al. Macédonski orthographie son œuvre à la française (une complication superflue), pour témoigner de la parenté de notre langue avec celle de Victor Hugo. Maniant robustement le français, il y donna *Bronzes*, un recueil de vers parnassiens, dont il a été dit le plus bel éloge, dans la presse parisienne.

L'école qui s'est dessinée à la suite de l'impulsion des idées esthétiques de M. Al. Macédonski enfanta des ramifications bizarres, ne présentant aucun intérêt artistique (seule la pathologie y trouverait un intérêt) et dont le temps eut raison. Parmi les disciples les plus représentatifs de ce poète, il convient de citer Mircea Demetriad, Cincinat Pavelesco, Obdenaru et, nouvellement, D. Karr. — Mircea Demetriad est l'esprit violent qui flagelle, l'amoureux des formes souples, alors que Cincinat Pavelesco est l'imagination vive, portée tantôt vers les idéales hauteurs, tantôt vers le réalisme minutieux et parfois brutal. D. Karr, avec *Crini albi* (Lys blancs), reste seul à être mentionné, parmi les jeunes qui adhèrent à cette formule. Nous ne découvrons aucun autre talent remarquable, digne d'être retenu, en dehors de ces écrivains.

Les dernières années virent naître une faible réaction nationaliste, ayant pour but d'« éveiller » le lecteur roumain, par trop sceptique, méfiant et vide d'idéal... patriotique. Ici, deux pôles : l'un modéré, appuyé sur une base intellectuelle assez solide ; l'au-

tre exagéré, tombant dans l'extrême par l'exaltation des sentiments nationaux. C'est M^{me} Riria qui représente le premier pôle ; mais nous devons reconnaître que c'est à contre-cœur que nous la classons dans ce mouvement à peine éclos. Cependant son œuvre nous y détermine forcément, bien que des lieux supérieures donnent à sa littérature un aspect philosophique et moraliste très prononcé. Ce poète s'est affirmé grâce à l'hospitalité que lui donna, dans sa revue, le directeur de l'*Arhiva*, M. A. D. Xénopol, l'illustre historien du peuple roumain. *Cinturi Noue* (Hymnes nouveaux) et *Le dernier rayon de la vie d'Eminesco*, dialogue dramatique, sont les œuvres où M^{me} Riria a mieux indiqué son originalité. Avec MM. Dutesco-Dutzu, V. Leonesco et Tutoveanu, nous assistons à l'expression outrée de ce courant ; ils en sont le pôle opposé.

Ce mouvement prit naissance, en quelque sorte, dans la revue *Litèratura și arta romîna* (la Littérature et l'Art roumain), où nous rencontrons MM. N. Patrasco et D. Ollanescu ; il est par trop embryonnaire pour indiquer une manifestation féconde, puissante, contrariant les courants établis, ou mieux éperonnant les esprits, afin de doter le pays d'œuvres essentiellement patriotiques. Il est vrai que des jeunes, comme St. O. Iosif, Juliu Dragomirescu, se piquent de vouloir exprimer aussi ces tendances ; mais les talents, fussent-ils remarquables, ne peuvent excuser un retour à l'exagération des sentiments patriotiques de l'époque antérieure, — retour qui serait néfaste pour la littérature roumaine et contraire au progrès.

A part ces directions différentes, il n'est pas sans intérêt de citer tous ceux qui, indépendamment de toute école, contribuent aux succès de nos lettres. Voici d'abord M. Gh. din Moldova, dont les poésies

ont un caractère acerbe, et qui, volontairement ironique, résume l'esprit caustique d'un véritable moraliste. Sa sœur, Cornelia din Moldova, se maintient aussi à hauteur, par des créations intéressantes. M. A. Naum que tentent les classiques français, s'exprime en vers imagés et d'une ample sonorité. De M. D. Ollanescou (Ascanio) il faut surtout retenir les traductions des œuvres d'Horace. La liste s'augmente encore avec, Mlle Adella Xenopol, M. N. Volenti, un descriptif puissant, M. Dem. Moldovanu, Anghel, V. Cisman et Hérovanu, dont l'art vivace étonne par une large facture.

Le genre épigrammatique est très peu cultivé chez nous; excepté le curieux Giordano et Gh. din Moklova qui en sont les représentants marquants, nous rencontrons très peu de poètes s'essayant à cet art corosif. On pourrait toutefois citer: A. C. Cuza et, un jeune, Georges Ranetti, tout plein d'esprit. Il nous faut également rappeler que MM. B. P. Hasdeu et Macédonski manièrent parfois avec succès les pointes amères de l'épigramme.

La littérature anecdotique est essentiellement populaire; c'est dans le peuple que MM. Dulfu et Th. D. Sperantza puisèrent leurs amusantes créations. Le premier a sur le second cette supériorité qu'il sait parler une langue littéraire; M. Sperantza n'en est pas moins un conteur adroit et abondant.

La poésie roumaine se résume ainsi, considérée en ses traits généraux; elle constitue l'essence du mouvement littéraire, elle en est la partie prédominante, la prose n'étant pas encore, comme dans les autres littératures européennes, une expression vigoureuse de l'intellectualité de notre pays.

III

LE ROMAN ET LE THÉÂTRE

Le roman, sur qui repose une grande partie de l'activité intellectuelle d'une nation, n'existe presque pas chez nous, ou, mieux, il est insignifiant. Ce genre de production littéraire ne présente aucun caractère d'ensemble et ne saurait donner nulle indication pour pouvoir établir les lignes générales de la classification. Ce n'est pas *Dan*, le roman à l'atmosphère étouffante, de M. Vlahoutza, pas plus que les tentatives premières de M. Duiliu Zamfiresco qui nous aideront dans cette tâche malaisée.

Il est vrai cependant que des œuvres invertébrées de M. J. Negruzzi nous passons à des pages de fine psychologie (*Dan* de Vlahoutza), mais le progrès y est encore incomplet. Ce n'est que de nos jours qu'il nous est donné de trouver enfin une expression remarquable du roman, dans *Viatza la tzara* (La vie à la campagne), l'œuvre capitale de M. Duiliu Zamfiresco (1). Et nous ne voyons pas une autre œuvre allant de pair avec celle-ci. *Dinu Milian*, le roman, par trop individualiste, — une monographie de la vie de l'auteur — que publia autrefois M. Const. Mille, ne présente pas de caractères de

(1) Cet auteur a écrit encore *In fatza Vietzei* (Devant la Vie) *Monde nouveau et vieux monde*, *De la guerre*, œuvres de valeur douteuse.

comparaison. Cependant, l'œuvre de M. Zamfiresco, ainsi que *Dan de Vlahoutza* ne satisfont nullement l'esprit désireux de manifestations plus cérébrales. Suivant cette même route réaliste, mais manquant de dispositions de véritable romancier constructeur, M. V. Crasesco essaye en *Ovreiul* (le Juif) sa puissance de création. Ce roman pêche par la forme et l'unité. Traïan Demetresco esquissa *Iubita* (l' Aimée) plutôt en amateur de sensations nouvelles, sans se préoccuper de la raison que comporte le roman. D'autres, comme M. I. Adam, tombent, par l'excès de l'enveloppe, dans une redondance malheureuse qui étouffe les quelques notes intéressantes de l'œuvre. Ce jeune auteur a écrit *Ratacire* (Égarement) et *Sybaris*, deux romans à thèse, victimes d'une phraséologie accablante. Il en est autrement de l'écrivain chaleureux qu'est S. Prasin, essayant de réveiller des sentiments patriotiques, en *Calea Robilor*, roman construit dans la plus avenante simplicité.

Si le roman, comme expression sociale et esthétique, revêt des proportions insignifiantes, par contre la nouvelle et le théâtre, cultivés à l'excès, ont une importance tout à fait particulière. Notre littérature fleurit voluptueusement par ces deux genres.

La nouvelle trouve en Eminesco un créateur incomparable. Il écrivit très peu en prose, mais ce qu'il donna est surprenant. *Sarmanul Dionisie* (le Pauvre Dionise), parfaite de forme et haute de pensées, est l'œuvre prédominante de notre littérature. La flamme romantique, il est vrai, y dore l'expression et en exagère un peu la vie, mais rien n'est aussi immensément beau, quant à la réalisation. En cette nouvelle, ainsi que dans *Fal-frumos din lacrima*, nous découvrons le caractère prééminent de la prose roumaine qui se rencontre chez

peu d'écrivains : Al Odobesco et I. Creanga, seulement. — I.-L. Caragiale put atteindre la maîtrise, dans ce genre, non pas tant par le brillant de la forme et l'unité du contenu, que par la description terrifiante des sentiments exagérés. Il écrit *Pacal* (Péché) et *Faclia de pasti* (le Cierge de Pâques), deux nouvelles extraordinaires, qui peuvent être considérées comme deux petits chefs-d'œuvre de la littérature roumaine. Il traite le sujet d'une manière fort originale, une sorte d'impressionnisme appliqué en littérature, qui, basé sur l'analyse directe de l'âme, écartant autant que possible les détails inutiles, évoque le sens véritable de la vie, de la nature. Descriptif avec mesure, I.-L. Caragiale ne voit que l'essence des choses et leurs traits principaux, les reliefs lumineux que décrit la conscience pendant le mouvement évolutif de l'être.

Nous ne pouvons pas en dire autant du réaliste De La Vrancea qui ne sut voir la vie et comprendre les rapports qu'elle établit. En ses volumes de nouvelles : *Trubadurul*, *Sultanica*, *Parazitii* (les Parasites). Cet écrivain prétend sculpter les formes des choses, nous décrire la vie, mais il n'y rend en effet qu'une bien pâle impression de la vérité. Ses analyses sont longues, décousues, s'occupant plus des mouvements secondaires de l'âme et exagérant les entités réelles auxquelles il s'attaque. M. De La Vrancea ne manque pourtant pas de qualités littéraires ; pour preuve, nous n'en voulons que ce petit livre *Intre Vis si Vieatza* (Entre le rêve et la vie), délicieusement écrit ; et ce qui plus est c'est que cet auteur se compte parmi les rares prosateurs qui sachent écrire correctement le roumain.

Mais il nous faut aller à I. Creanga, le délicieux conteur, qui, sans aucune prétention artistique, écrivit de pures merveilles littéraires. C'est le peuple qui l'inspire et c'est dans une langue quasi-

populaire qu'il éternise ses plus intenses émotions. En fait, il crée le conte roumain, quoiqu'il en emprunte le sujet à la littérature « orale » de notre peuple. Ses *Povesti* (Contes) constituent le monument classique de l'art populaire ; quant à l'œuvre qui lui valut le renom de « grand prosateur », *Amin-tiri* (Souvenirs), traitant de sa vie intime, est une figure hautaine et unique dans notre littérature. Depuis Odobesco, l'aristocrate de la prose roumaine, un des idéologues de l'époque passée, peu d'écrivains arrivèrent à cultiver la langue aussi complètement que le fit Creanga. Eminesco en donna l'éclat, par les images altières et surprenantes ; Creanga y apporta la simplicité, la solidité et le naturel. Ispiresco qui essaya aussi du conte et de la légende fut un collectionneur plutôt qu'un grand artiste.

Eminesco, I.-L. Caragiale, De La Vrancea et I. Creanga appartiennent au courant de la *Juni-mea* avec cette différence que ces trois derniers étaient la négation éclatante des tendances romantiques de ce groupement et qu'Eminesco exagéra tant et plus. Un naturalisme masqué s'annonçait avec les autres, auxquels il convient de joindre M. Bratesco-Voïnesti, dont les esquisses de mœurs, *Nu-vele si schite*, dénotent une puissante compréhension de la vie. Un seul écrivain, Duiliu Zamfiresco, garda les bornes romantiques, dans toutes ses nouvelles, et surtout en *Novele romane* (Nouvelles romaines). N. Ganc s'y rattache aussi, mais son œuvre est une note populaire atténuée, sans élan.

Comme en poésie, le courant transylvain nous apporte une littérature spécialement populaire ; cette expression est foncièrement naturaliste. Elle n'est pas une spiritualisation qui fausse souvent le sens de la vie, mais bien l'analyse succincte, parfois naïve, des événements que fait rouler le flot de l'existence. Aussi elle est plus près de la vie d'où

elle procède. I. Slavici, auteur de plusieurs volumes de nouvelles, se place en tête de ce mouvement ; analyste perspicace, explorant l'âme, il fixe le monde sentimental des campagnards et creuse les mœurs paysannes qu'il connaît merveilleusement. *Gura Satului* et *Budulea Taichi* sont les nouvelles capitales de son œuvre. Le fond de la création de cet auteur est optimiste, d'un optimisme fortifié par la confiance dans le travail. Avec Slavici, il convient de citer I. Pop-Reteganul, ayant comme lui vécu, pénétré et interprété la véritable vie paysanne ; Popovici-Banatzeanu qui a laissé les meilleures pages sur la *Vie des artisans*, en Transylvanie ; ainsi que M. Grigorovitz au parler serein et à l'observation précise.

L'influence socialiste détermina, en prose aussi, un certain mouvement qui n'égale pas l'expression poétique. Elle fut néanmoins importante et tous ceux qu'elle toucha de ses lumières devinrent les représentants d'un réalisme modéré, dépourvu de tout caractère exagéré ; il est, pour bien dire, sage, équilibré et imprégné d'esprit humanitaire. Sauf M. Vlahoutza qui plane encore dans les hauteurs idéales, les autres descendent dans la vie et y découvrent tantôt des laideurs, tantôt des éclairs de beauté. Nous n'écartérons certainement pas les œuvres graciles de M. Vlahoutza ; il y a beaucoup de sentiment, une solide analyse, — le tout enveloppé dans l'atmosphère d'un noble altruisme. Mais c'est M. V. Crasesco qui représente à plus d'un titre cette direction ; on lui doit *Spirca*, page émouvante de la vie des pêcheurs de Dobrudja, ainsi que nombre d'autres nouvelles conçues dans cette même lumière. M. Jean-Bart, avec *Journal de Bord*, livre curieux, où il collige ses observations les plus exactes, lui succède noblement. Une seule nouvelle *Mi a cîntat coucou în satza*, que publia jadis la

Littérature et Science de M. Ghérea, suffit pour créer à M. Bujor une réputation bien méritée. M. Goroveï, qui approfondit les mœurs provinciales avec un remarquable talent, captive l'attention, ainsi que M^{me} Sofia Nadejde dont le style charme par la pureté et l'harmonie ; c'est à la vie des humbles qu'ils s'attaquent, la mettant à nu suivant la méthode simple du réalisme. Vasile Pop, si original, qui épouse l'humour pour raconter le côté misérable de la vie, les tares sociales qui sont inscrites en saillies dans la pauvreté morale et intellectuelle de nos contemporains, ferme le cycle réaliste.

La nouvelle compte encore une pléiade d'écrivains qui forment des genres à part, mais qui ne permettent aucune classification. Mélange de spiritualisme, de classicisme à mi-chemin, de chronique légère, d'esquisses fantastiques, de nationalisme naissant, — tel est le tableau où s'inscrivent les plus représentatifs de ces formules inconstantes : Al. Macedonski, M^{me} Constantza Hodos, M. Ion Gorun, Telcor, I. Bassarabesco, Julien Dragomiresco, Ludovic Daus et autres. En dehors des cénacles, citons la prose suggestive et puissante de Gh. Sylvan.

La littérature dramatique, — prose et vers — occupe une première place ; cultivée sans succès par B. Alexandri, sauf peut-être ses drames *Fontâna Blinduziei* et *Despot Voda*, elle trouva de remarquables représentants en MM. Bengesco Dabija dont nous avons la tragédie *Pygmalion*, V. Gh. Mortzun qui écrivit *Stefan Hudici*, D. C. OllanESCO surtout comme traducteur du théâtre romantique français, B. P. Hasdeu, avec sa pièce puissante *Rasvan Voda*, et Gr. Ventura, maniant adroitement la tragédie ainsi que le genre comique. Mais, c'est surtout I. L. CaragiALE qui imprime à cette littérature le caractère impérissable de l'art vrai. Quatre

comédies et un drame établissent rapidement une réputation définitive à ce dramaturge. C'est la conscience même de notre art théâtral. Caragiale détruit le conventionnel et dresse sur la scène les figures fidèles de la vie de notre société. Se servant des oppositions ridicules qu'enfante un état social incomplet, et les présentant sous l'enveloppe humoristique et vivace qui lui est naturelle, cet auteur arrache à la classe dominante de notre nation l'aveu de tous ses défauts d'organisation, n'oubliant pas d'y souligner l'imperfection intellectuelle et sentimentale dont elle souffre. C'est *Noaptea furtunoasa* (la Nuit orageuse) et *scrisoarea pierduta* (la Lettre perdue) qui démasquent l'horrible face de cette époque que les mœurs mesquines, douloureuses et avilissantes caractérisent supérieurement. Peintre formidable, Caragiale plante les types inconcevables de la vie politique, administrative et rentière, triple support de notre société. Un seul drame *Napasta* interrompt douloureusement cette hilarante harmonie. Cependant, là aussi pénètre l'esprit critique et à travers le canevas émouvant du drame percent les vices qui rongent la vie sociale roumaine. Satirique et non comique, telle est l'œuvre de ce dramaturge qui forme avec Creanga, Eminesco et Cosbuc, l'expression hautaine de notre littérature.

Le drame attire bien des intelligences et, ne fut-ce que pour montrer combien supérieure nous estimons l'œuvre de M. Ronetti Roman, nous devons placer cet auteur au premier plan, après I. L. Caragiale. *Manasse* est une œuvre de psychologie intense, où les caractères de l'âme juive séculaire qu'incarne le vieux Manasse brillent par leurs saillies puissantes. La possibilité de l'amour qui lierait une fille juive à un chrétien, — amour si idéalement conçu en ce livre, — bouleverse toute la vie de ce vieux qui voit dans le départ de sa nièce avec un Roumain

l'effondrement de sa race entière. Fin observateur, analyste consciencieux, Ronetti Roman est un admirable créateur à qui on passe volontiers la lourdeur scénique de son drame. Avec M^{me} Sofia Nadejde, qui attaqua en *Iubirea la tzara* (l'Amour à la campagne) et *Væ Victis* de grands problèmes sociaux, nous assistons à un talent dramatique naissant. A cette lignée importante appartient aussi M^{me} Riria qui aborde la formule théâtrale avec le drame *Elvira*, où une synthèse de sentiments fait revivre le vrai caractère du théâtre. M. S. Prasin, dont la pièce capitale *Miriam din Magdala*, étale des audaces dramatiques ignorées chez nous, se place également en ce second plan. Cette œuvre est un poème biblique, le premier de la trilogie : *Isus, Moïse, Mahomet*. Notons encore le nom de M. V. Leonesco qui analyse en *Craiù de ghinda* (Valet de trèfle) et supérieurement des êtres vivant dans le petit monde des faubourgs. Les qualités techniques de cette pièce ajoutent à son importance. Peut-être faut-il mentionner sous ce même aspect de la littérature théâtrale les œuvres de M. I. Gavanesco, robustes de facture, celles à tendances sociales de M. Gh. Nadejde et les pièces de M. Polizu-Micsunesti.

L'intrigue, les coups inattendus, la surprise et les exigences conventionnelles du métier scénique ont trouvé en la littérature de M. H. G. Lecca une habile interprétation. On pourrait citer, comme meilleures, ses deux pièces : *Suprema forța* (le Suprême effort) et *Jucatorii de cartzi* (les Joueurs de cartes). Ce jeune a certainement du talent, mais il ne sait voir la vie. M. Ludovic Daus épouse cette même imperfection, dans son théâtre.

C'est bien la littérature dramatique qui se prête avec plus d'éclat aux exploits patriotiques; les annales de la nation offrent une féconde moisson qui est

sans retard employée, afin d'ouvrir à la société blasée de notre pays des perspectives nouvelles où germeront les sentiments nationaux. A commencer par la pièce la moins absurdement chauvine *Kiajna et Jean le Terrible* de M^{me} Riria, nous devons aller jusqu'à l'exagération de ces tendances comme *Penes Courcanul* due à MM. V. Léonesco et Dutzesco-Dutzu, ainsi que *Vlaſco Voda*, l'œuvre écrite avec talent par M. Davila. Une abondante littérature fleurit sur ces bases, mais sans caractère d'art distingué. Elle est la suite un peu tardive des tentatives déjà anciennes faites par V. Alexandri en ses pièces déjà citées, par MM. B. P. Hasdeu en *Rasvan Voda*, Bengesco-Dabija, avec le drame *Radu III*, et J. Rosca, dans sa tragédie *Lapusneanu*.

A une spéculation noblement poétique se sont adonnés des artistes comme M. Demétriad, par une mélodie enchanteresse *Renegatul* (le Renégat), et comme MM. Macédonski et C. Pavelesco qui composèrent un poème biblique à nuance de tragédie : *Saül*.

Le théâtre littéraire ne nous présente donc pas les caractères indicatifs de telle ou telle direction artistique ; mélange curieux de romantisme et de réalisme, cette littérature manque de forces véritables. Les quelques noms précités ne sauraient former une direction précise, caractéristique.

Quels que soient les aspects particuliers des œuvres prises séparément, en tant qu'expression d'art, il est à remarquer qu'aussi bien le roman que le drame, — sans en excepter toutefois la nouvelle, — sont teints d'une vague couleur de pessimisme, fruit logique de cette conscience artistique artificielle qui résume la présente activité intellectuelle de notre pays.

Il nous reste encore la création humoristique élevée au rang d'honneur par le regretté A. Bacal-

basa qui fortifia ce genre littéraire par des œuvres comme *Mos Teaca*, qui est le colonel Ramollot roumain. Cet écrivain collabora à la *Blague Roumaine* (Mostul Romin) de Caragiale, revue satirique d'une grande valeur d'art, aujourd'hui disparue. L'humour et la verve mordante de ces sarcastiques, furent continuées par deux jeunes, Georges Ranetti et Emile D. Fagure, à qui nous ajouterons Vasile Pop. En les égalant, M. Ureche cultiva ce genre non sans vivacité ; son livre *Ghireciu* (Jardinière, — Plat de légumes) pêche toutefois par le parti pris et certaines grossières attaques dirigées contre les chefs socialistes.

Ce sont là les quelques faces de la prose roumaine qui, à notre avis, manque totalement d'intellectualité expressive, nonobstant les œuvres remarquables de trois ou quatre auteurs ; il y a plus de descriptions inutiles que de recherches dans les régions supérieures de l'esprit. Or la vie sociale, la vie des êtres organisés repose sur les idées qui amènent indubitablement les changements évolutifs ou rétrogrades. Au fond de tout ce qui se meut consciencieusement brille l'*Idee*, seule essence de l'homme.

..

Il serait injuste de négliger la partie *étrangère*, pour ainsi dire, de notre littérature. Des écrivains valeureux s'évadent de la formule étroite de la langue roumaine pour adopter les larges horizons d'autres langues : française, anglaise, ou allemande. La langue française surtout nous ravit de nombreux et distingués auteurs.

Il est encore présent à toutes les mémoires l'universel renom de M^{lle} Hélène Vacaresco, qui trouva, par l'éducation française, un noble retour au génie latin. *L'Âme sereine* indique les premières lumières

res de ce grand esprit qui se sculpte définitivement en son récent livre *Lueurs et Flammes*. On n'oublie pas qu'en Julia Hasdeu, — que la mort enleva à dix-sept ans — brillait une clarté d'éblouissant avenir. Et nous nous souvenons que présentement M^{me} la Comtesse de Noailles suit, vers la réputation générale, le mouvement décrit par M^{lle} Hélène Vacaresco.

En allemand, c'est Carmen Sylva qui parle sympathiquement de la vie roumaine. La gloire qui couronne cet esprit nous dispense de tout éloge. Mais il nous faut dire que ce poète n'est pas précisément du mouvement roumain, ce qui ne diminue en rien ses qualités littéraires. En cette langue écrit aussi Neuschotz de Jassy, puis, tout nouvellement, Grigorovitz.

C'est encore en France que nous rencontrons la Comtesse Dora d'Istria, Marie D. Ghica, M^{me} Edgard Quinet, le Prince Bibesco, M. Georges Bengesco. Oubliant ses origines, M. Jean de Mitty se laisse gagner par le charme de l'esprit français; M. Adolphe Cantacuzène cultive les lettres françaises, avec beaucoup talent; et le jeune Olympe Ioan y écrit aussi, remarquablement.

Ces écrivains ont détaché des parcelles de l'âme roumaine, les éparpillant dans l'essence de l'âme universelle, au moyen des littératures, plus étendues, où ils ont pris position.

D'autres s'attachent à faire connaître, par la traduction, cette même âme roumaine. Nous remarquons, en France, M^{me} Paquier à qui nous devons des transpositions heureuses de nos auteurs le plus en vue; M^{me} E. P. Paraiano qui fut une des premières à intéresser le public français à nos productions; enfin M^{lle} M.M-V (Miller Verghy) qui traduisit *La Roumanie pittoresque* de A. Vlahoutza, et *Quelques poésies* d'Eminesco. M. Louis Forest donna

la traduction de quelques contes roumains et fit la transposition admirable des *Sonnets* d'Eminesco ; ici, nous citons encore Neuschotz de Jassy qui traduisit le drame de Caragiale, *Napasta*, ainsi que M. Jules Brun de qui nous avons la transposition heureuse de quelques morceaux de notre littérature populaire.

∴

Pour compléter le tableau, énumérons également ceux qui constituent la partie scientifique de la littérature. Critiques, historiens, philologues, archéologues, — on leur doit des recherches importantes, des études qui contribuèrent au progrès des lettres roumaines en général. A côté des critiques dont il a été question au début de cette esquisse, MM. C. Dobrogeanu-Ghêrea et Titu Maioresco, il convient de mentionner MM. N. Patrasco qui donna des études intéressantes sur quelques-uns de nos écrivains en vue, et H. Sanielevici qui vient de publier dernièrement un recueil critique *Incercări critice* (Essais) d'une réelle importance.

Mais voici l'historien puissant, M. A. D. Xenopol, à qui revient le mérite d'avoir établi les annales de notre nation ; voici encore M. Gr. Tocilescu, archéologue, auteur de décisives études sur la *Dacie Trajane* ; puis M. N. Iorga, qui courtisa les muses et qui est un des jeunes historiens, dont les travaux multiples empruntent des proportions considérables. Nous rappelons aussi l'auteur de *La Théorie de l'ondulation universelle*, le regretté B. Conta, dont les travaux philosophiques jouissent, à l'étranger, d'une attention toute particulière. MM. Ionesco-Gion, pour qui la littérature n'est pas une activité étrangère, Onciul et I. Bogdan, complètent cette importante lignée d'écrivains indépendants.

Dans un autre ordre d'idées, nous citons aussi

MM. Tiktin, I. Nadejde, Philippide, Gh. Adamesco et Dragomiresco, qui explorent la richesse littéraire que des siècles d'existence accumulèrent chez nous et en discutent la valeur; avec ceux-ci nommons encore les chercheurs de beautés populaires, le savant Hasdeu, à qui l'on doit les premiers volumes du *Magnun Etimologicum Romaniae*, puis M. S. Fl. Marian qui analysa les mœurs roumaines à travers la littérature populaire, ensuite le Dr Gaster et enfin M. Lazar Seineanu. Feu V. A. Urechie qui laissa quelques *Légendes roumaines* doit figurer à cette place même. Nous inscrivons également le nom de MM. H. G. Holban, le directeur de la *Revista Idealista* (Revue idéaliste) et le rédacteur en chef de cette revue, N. Vaschide, connu en France pour ses travaux de psychiâtrie; puis, MM. Evolceanu, A. Demetresco, le député G. G. Burghela, D. A. Téodoru, qui aident de leurs connaissances le côté analyste de la littérature. Pour les recherches littéraires qu'ils ont faites, il convient de citer MM. Radulesco-Motru, Grigorovitza, Il. Chendi, A. Densusano et Ovid Densusano.

Ce tableau, certes, est incomplet, mais nous n'avons pas la prétention d'en donner une image précise; plus d'étendue consacrée à cette partie aurait exigé une formule systématique et définitive.

IV

N'ayant pas encore atteint l'âge mûr de l'intellectualité, donc jeune avec excès mais savoureuse, la littérature roumaine est à l'aube de la phase où la Beauté aura pour premier trait le symbole universel dans l'humanité totale. Par saut, ce qui est contre nature, elle a franchi, en les dépassant, les étapes que toute littérature doit connaître en son logique développement. Elle fut, comme l'organisme de notre société, brusquée et sa marche accélérée avant l'heure, — s'il nous faut voir dans le passage de l'idéalisme patriotique (sous l'aspect révolutionnaire de 1848), au romantisme métaphysique, un rapide progrès dont nous nous faisons une gloire exagérée. Il n'y a pas de nuance intermédiaire, ce qui explique l'abîme qui sépare ces époques. Il serait même très malaisé d'y découvrir le moindre ponton, par où se trahirait peut-être une faible connexion entre les deux étapes. Ce sont deux mondes différents, qui n'ont de commun que la langue où ils s'expriment.

A un degré moindre, les tendances opposées, dans l'époque actuelle, présentent la même inconscience. En tout cas, ici, plus d'un rattachement existe. Mais à les considérer toutes sous le même aspect, elles constituent, par rapport au passé littéraire, un incontestable progrès intellectuel. Leur présence diversifie la littérature et lui donne une ampleur inaccoutumée.

Si la conscience eut à subir le poids des lourds problèmes qu'éveille la méditation sérieuse, la littérature, à proprement parler, accomplit un merveilleux chemin dans l'empire du Beau. En effet, un grand soin de la forme s'affirme obstinément partout : la pensée nouvelle exige une enveloppe nouvelle. Et c'est alors que nous voyons paraître une beauté plus concise qui remplaça l'expression par trop descriptive des prédécesseurs. Le rythme incertain et lourd évolua d'un pas sûr, trouvant en son essence même des combinaisons variées ; il évolua vers la liberté qui permet des trouvailles toujours surprenantes. Richesse d'images, harmonie du vers, rénovation de la prose, équilibre des sentiments, construction vigoureuse, logique et concluante, juste perception des rapports du monde extérieur, spéculation intellectuelle par d'heureux aphorismes, — c'est là en ses larges contours l'image du progrès esthétique. Sans doute, l'évolution y est encore lente et surtout incomplète. Pour ascendre aux régions claires et immortelles de l'esprit, une conscience artistique éclatante nous fait certainement défaut. Mais qui pourrait nier que notre littérature, vraiment audacieuse pour le cadre social où elle est contenue, ne renferme le germe de cette admirable conscience ? Il brille aujourd'hui dans le génie de quelques-uns, il s'annonce avec les élans de quelques autres, il se devine en tous les efforts de cette jeunesse littéraire avide de beauté, ivre par suggestion des lumières qu'elle entrevoit, comme à travers un superbe rêve, là-bas, dans les horizons infinis de l'avenir.

Là, développé conformément à la loi universelle de la vie, ce germe éclatera en beauté éternelle.

NOTICES BIOGRAPHIQUES

DES PRINCIPAUX ÉCRIVAINS ROUMAINS

LES POÈTES

Mihaïl Eminesco est né à Ipatesti, près de Rotosani, en décembre 1819. Il finit ses études primaires à Cernowitz et suivit ensuite les cours du collège de Blaj qu'il abandonna pour vagabonder avec une troupe de théâtre. Il est retrouvé par son père qui l'envoya à Jena, puis à Vienne où il fréquenta les cours de philosophie. Plus tard il compléta ces études à Berlin.

Avant de collaborer à la revue *Convorbiri literare* Eminesco publia à l'âge de 16 ans quelques pièces de vers dans la publication *Familia*. De 1874 à 1876, nous le voyons inspecteur des écoles; il fut très peu de temps professeur, puis bibliothécaire de l'Etat à Jassy; mais ayant perdu cette situation, il passe, comme rédacteur, au journal conservateur *Timpul*, de Bucarest, où il resta environ dix ans.

Membre de la *Junimea*, il en incarne l'âme romantique. M. T. Maioresco fut le premier à comprendre le talent d'Eminesco; c'est à lui du reste que nous devons le premier recueil des poésies de ce maître.

Pauvre, abattu et malade, Eminesco traînait une pénible existence. En 1883 il est frappé d'aliénation mentale, dont il guérit vite, mais pour y retomber plus tard et définitivement. Pendant cette maladie, il compose deux poésies d'une profonde tristesse, — deux perles — *Kamadeva* et *Les hirondelles* et le poète Vlahoutza lui surprend souvent des vers mélodieux, ou des stro-

phes que le malheureux poète, dans sa conscience absente, récitait à haute voix.

Il meurt, dans une maison d'aliénés, en 1889.

A considérer sa vie dérégulée et à voir le sombre horizon de son œuvre admirable, on peut dire de lui qu'il ne connut la joie ni le soleil.

George Cosbuc. — Ce poète est né le 8 septembre 1866, en Transylvanie à Hordon, village de Nasaud. Il étudia à Cluj. Pendant douze ans il collabore aux revues et journaux de Transylvanie. Vers 1883 il s'établit à Bucarest ; dès ce moment une longue série de publications diverses commence, dont il faut retenir *Balade si Idile* et *Fire de Tort* qui le placent au premier rang. Son activité est considérable, partagée entre les volumes de vers, les traductions et la collaboration aux revues importantes de Roumanie.

Actuellement, il occupe une place dans l'administration de la *Maison des Ecoles* de Bucarest.

Al. Macédonski est né à Craïova en 1856, de parents riches. Il fit des études à Pise, puis à Paris, où il suivit les cours de la Faculté des lettres. De retour en Roumanie, il s'adonne aux muses, — abandonnant la vie facile et servile pour la tour d'ivoire.

Ouvrtement adversaire de la dynastie étrangère, à la suite de quelques écrits il est condamné à la prison, honneur qui lui valut l'estime générale. Il évolue, artistiquement parlant, et refroidit ainsi la sympathie acquise. Dès ce moment son existence est incertaine, vacillante. Sans fléchir, M. Macédonski affronte cependant les obstacles.

Il fonda *Litteratorul* (le Littérateur) qui devait marquer un progrès, dans l'art littéraire roumain.

Alexandra Vlahoutza. — La biographie de cet auteur ne présente aucune saillie. Il est né à Plesesti (dép. Tutova), en 1859. C'est dans le journal *Epoca* de Bucarest qu'il publie la plupart de ses créations. En collaboration avec M. le D^r Urechia, il fonda et dirigea la revue *Vieatza* (la Vie).

Professeur à différentes époques, il appartient, comme M. Georges Cosbuc, à la *Maison des Ecoles*.

Poète, nouvelliste, romancier, il publie nombre d'ouvrages littéraires, dont une poétique *Roumanie pittoresque*, œuvre fort remarquable.

LES PROSATEURS

I. Creanga. — C'est le plus curieux exemple d'existence simple. Né en 1837, de parents paysans, il finit ses jours en 1889. Il étudia à Falticeni, ensuite au séminaire de Socola (Jassy). Quoique prêtre et âgé, il retourne à l'école, — l'école normale « Vasile Lupu » — et réussit à être nommé instituteur. Mais, parce qu'il s'est permis de porter le chapeau civil, au lieu du couvre-chef reconnu par les canons orthodoxes, on le chasse de l'Eglise, en même temps que de l'école où il professait. Il dut s'occuper de commerce jusqu'au jour où il est admis de nouveau à enseigner.

Il collabora aux *Convorbiri litterare*. Ses œuvres ont été éditées par M. V. Gh. Motzum, en 1890.

I. L. Caragiale. — Aux prises avec les âpretés de la vie, cet écrivain fut tour à tour journaliste, souffleur au théâtre, inspecteur scolaire, commerçant, directeur de théâtre (à Bucarest) et tint une brasserie qui avait pour enseigne cette plaisante inscription : « Brasserie académique : « Bene Bibenti ». Ce café fut la joie des hommes de lettres de Bucarest. « Bene bibenti » est la caricature de « Bene Merenti », titre honorifique, — une sorte de palmes académiques roumaines.

Il publia ses œuvres dramatiques dans les *Convorbiri litterare* et collabora à beaucoup de revues importantes de Roumanie ; c'est à lui qu'on doit l'impayable publication *Moștul Romîn* (la Blague roumaine), unique dans les annales de notre littérature. Sa collaboration à *l'Universul*, fut un événement curieux, profitable à ce journal.

Carageali est né à Margineni en 1852. Aujourd'hui encore il dirige une brasserie : « La coopérative », qui doit rapporter autrement que la littérature.

De la Vrancea (Barbu-Stefanescu). — C'est à Paris qu'il finit ses études juridiques ; plus qu'à un autre, le destin lui fut favorable, surtout depuis le moment où il s'aventura dans la politique. Il possède un grand talent oratoire. De la Vrancea, fut élu député, puis maire de

Bucarest, ensuite il figura comme ministre pour un temps très court.

Le tourbillon politique l'arracha à la littérature. Pendant de longues années sa plume s'est tue.

Il est né en 1858, à Bucarest.

LES CRITIQUES

C. Dobrogeanu-Gherea est né en 1855 à Ecaterinoslaw (Russie). A l'âge de 18 ans, il quitte les études universitaires pour embrasser la cause sociale. Ennuyé par la police, il fuit la Russie en se réfugiant en Roumanie où un guet-apens habile lui facilita un retour immérité dans la prison de St-Pétersbourg, puis à celle de Mezen. Il réussit à s'en évader. Six jours durant il erre, accompagné d'un autre détenu, à travers les contrées nordiques de la Norvège. Les autorités de ce pays refusent au gouvernement russe l'extradition du révolutionnaire Gherea. Ce dernier passe en Angleterre d'où il revint en Roumanie, pour s'y établir définitivement. Nous avons dit d'autre part l'importance qu'a la critique littéraire de cet auteur ; ajoutons que cet esprit s'apparente intellectuellement à Taine et George Brandès, dont les œuvres enthousiastes eurent une influence considérable sur lui. Malheureusement, le public roumain ne sut pénétrer ses conceptions esthétiques.

En 1890 le Parlement roumain le reconnaît citoyen de la libre Roumanie. M. Gherea demeure à Ploësti, où il tient un restaurant, à la gare de cette ville.

Titu Maioresco, fils de J. Maioresco qui joua un rôle important dans le mouvement national, est né à Craïova, en 1840. Il étudia à Vienne, à Berlin et à Paris, s'adonnant particulièrement à la philosophie. De retour en Roumanie (1862), il est nommé professeur à l'Université de Jassy. En 1865 il fonda, avec J. Negruzzi, P. P. Carp., V. Pogor, la société littéraire *Junimea*, (la Jeunesse) qui devait avoir une brillante activité, marquée par son organe *Convorbiri literare*.

M. Maioresco provoqua « la nouvelle direction » qui eut à lutter d'abord contre les prétentions patriotiques qui excusaient toute production littéraire dépourvue de caractère d'art, ensuite contre les bizarreries linguistiques qui allaient de l'étymologie de Cipariu et Laurian à l'orthographe phonétique de Aron Pumnul.

L'œuvre critique de M. Maioresco eut une grande influence sur la littérature roumaine.

Jusqu'en 1871, M. Maioresco fut professeur à l'Université de Jassy ; mais à partir de ce moment, il prend part à la vie politique du pays. Il est élu député et en 1874 devint ministre. Vers 1883, il reprend le professorat supérieur, cette fois-ci, à l'Université de Bucarest, dont il fut pendant longtemps le recteur.

LES REVUES ROUMAINES

Durant ces vingt dernières années de mouvement littéraire, les revues abondent d'une manière inquiétante ; il y a lieu d'en citer quelques-unes :

Convorbiri literare (Causeries littéraires), fondée en 1865, existant aujourd'hui encore, sous la direction de MM. Titu Maioresco.

Contemporanul (1885-1890), revue mensuelle où se donnaient carrière les idées socialistes. MM. I. Nadejde et V. G. Mortzun en furent les directeurs.

Litteratorul (Le littérateur), existant sous la direction de M. Al. Macédonskiet Cincinat Pavelesco, de 1880 à 1884, date où il prend le titre de *Revista literara* (Revue littéraire). Cette publication propageait les idées esthétiques françaises.

Literatura si Stiintă (Littérature et science) (1893-1894), sous la direction de M. C. Dobrogeanu-Gherea, faisant suite à l'esprit du *Contemporanul*. Paraissant en volume et par semestre, cette publication est unique au point de vue du contenu et de la présentation.

Revista noua (la Nouvelle revue), (1888-1895), fondée par le savant B. P. Hasdeu, ayant pour but de propager des idées patriotiques, contre l'indifférence des *Convorbiri literare*.

Arhiva (l'Archive) naît en 1889, ayant pour directeur l'historien A. D. Xenopol. Cette revue qui paraît encore est un mélange de littérature et d'études historiques, philologiques, artistiques. Elle est l'organe mensuel de la société « Arhiva » de Jassy.

Noua Revista romina (la Nouvelle revue roumaine), de 1900 à 1902, bimensuelle, est l'œuvre M. Radulesco-Motru. La politique y eut une place, à côté de la littérature, la science et l'art.

Revue Franco-Roumaine. (1901), fondée à Paris dans le but de servir de connexion entre le mouvement littéraire français et la littérature roumaine. (Th. Cornet, F. Brulin, St-Golesteanu.)

Revista Idealista (Revue idéaliste), (1903) nouvellement parue, sous la direction de M. H. G. Holban, ayant pour rédacteur en chef M. N. Vaschide.

Literatura si arta romina (la Littérature et l'art

roumain), fondée en 1897, et dont le directeur est M. D. C. Olanescu-Ascanio; les tendances nationalistes y dominent.

Citons encore : *Vatra* (l'âtre), (1894-95.) directeurs : Slavici, Caragiale, Cosbuc; *Vieatza*, (la Vie) 1894-95, ayant à sa tête M. Al. Vlahoutza et le Dr A. Urechia; et de nos jours : *Semanatorul* (le Semeur), *Romînul* (le Roumain), etc.

BIBLIOGRAPHIE

Les recherches bibliographiques sont rares chez nous, surtout pour ce qui concerne l'époque actuelle. Sauf l'effort partiel de la maison d'édition Carol Göbl (J. Radisescu S^r) qui entreprend un travail d'ensemble des ouvrages publiés pendant vingt-cinq ans dans cette édition : *Vingt-cinq ans de travail* par Georges Ionesco, le directeur technique de cette institution, il n'est pas d'autre recueil plus complet et mieux fait. Les maisons d'édition : Socec, Alcalay, Samitea, Saraga, Steinberg, etc., ont, à de rares distances, des catalogues spéciaux dont on pourrait se servir, le cas échéant, mais rien ne nous présente un tableau méthodique et profitable. Voici, tout dernièrement parue, une publication : *Revista bibliografică* (Revue bibliographique) par Nerva Hodos qui se propose de remplir ce vide. Elle est intéressante pour l'actualité, elle sera un document précieux pour l'avenir, mais elle ne nous est d'aucune utilité pour les vingt ans écoulés; elle nous promet toutefois une « bibliographie nationale rétrospective ». Vu les difficultés de toute nature, nous nous bornons à une bibliographie forcément réduite à une succincte présentation documentaire :

∴

- I. ADAM : *Flori de câmp*, 1 vol. in-12 (Socec, 1900, Bucarest ; *Ratacire*, 1 vol. in-8 (Bucarest, 1902) ; *Sybaris*, idem.
- ALEXANDRI : *Opere Complete* (poésies) 2 vol. in-8 (Socec, 1897, Buc.) ; *Fintina Blanduziei* (pièce), 1 vol. in-12, (Socec, 1901, Buc.) ; *Teatru*, 4 vol. in-12 (Socec, 1901, Buc).
- BANATZEANU-POPOVICI : *Din Vieatza meseriasilor*. 2 vol. (biblioteca pentru toti : bibliothèque pour tous (Alcalay).
- BECESCO FI : *Vise si lacrimi*, 1 vol. in-12 (R. T. Samitea, 1901 (Craiova).

- BELDICEANU : *Tala*, nouvelles, 1 vol. in-8 (Saraga, 1883. Jassy). *Poesii*, 1 vol. (Alcalay, Bucarest); *Doine*, 1 vol. in-8, 1893.
- N. A BOGDAN : *Povesti*, (coll. Saraga, Jassy).
- MIHAIL CANIANU, *Poesii populare*, 1 vol. in-8 (Coll. Saraga, Jassy).
- I. L. CARAGIALE : *Note si Schitze*, 1 vol. in-8, (Saraga, 1897. Jassy); *Teatru*, 2 vol. idem. *Schitze*, 1 vol. idem. *Schitze usoare* (Bibliot. p. toti). *Momente*, 1 vol. in-8 (Socec, 1901. Bucarest).
- V. CISMAN : *Din anii tineri*, vers, 1 vol. in-8 (R. J. Samitea, Craiova).
- GEORGES COSBUC : *Balade si Idile*, 1 vol. in-8 (Socec, 1897. Bucarest); *Fire de Tort*, 1 vol. in-8, (C. Sfetea, 1898, Buc.); *Aeneis*, de Virgile, traduction, 1 vol. in-8, (Alcalay, Bucarest); *Sacontala*, idem; *Antologia sanscrita*, 1 vol. in-8, (R. et J. Samitea 1897, Craiova); *Blestem de Muma*, légendes, en 1885; *Fulger*, en 1886; *Mazepa* de Lord Byron, en 1887; etc.
- VICTOR CRASESCO, *Schitze si nuvele*, 5 vol in-8 (Steinberg, 1893, Bucarest).
- I. CREANGA : *Povesti*, 2 vol. in-8 (Saraga, Jassy); *Amin-tiri*, 1 vol. idem.
- DE LA VRANCEA : *Parazitii*, 1 vol. in-8, (Haïman; 1893, Buc.); *Liniste*, idem; *Truhadurul*, idem, *Sullanica*, 1 vol. in-8, (Euc. 1885); *Intre vis si Vicatza*, 1 vol in-32 (Graeve, 1893, Buc.); Chez Socec : (Euvres complètes du même.
- TR. DEMETRESCO : *Aquarele*, (coll. Saraga, Jassy, 1896); *Intim*, 1 vol. in-8 (Alcalay, 1892, Buc.); *Senzitive*, idem, 1891; *Iubita*, 1 vol. in-8, (1895, Buc.); *Saracii Simple*, 1 vol. in-8, (R. J. Samitea, 1896, Craiova); *Cum iubim*, idem, etc.
- DEMETRIAD (M.) : *Fabule-versuri*, (1880-89, Buc.); *Renegatul*, pièce, 3 actes; etc.
- DRAGOMIRESCO (Juliu) : *Cintarea cintarilor*, 1 vol. in-8°, (typogr. Marinesco et Serban, 1901, Buc.); *Poemele*, in-8° (Alcalay, 1903, Buc.).
- DULFU : *Legendele Tziganilor*, (coll. Alcalay); *Ispravile lui Pacala*, 1 vol. in-8° (Alcalay, 1891, Buc.).
- DUTZU-DUTZESCO : *Crîng si lunca*, 1 vol. in-8°, (R. et J. Samitea Craiova); *Penes curcanul*, en collab. avec V. Leonesco, 1 vol. in-8°, (Carol Göbl, 1903, Buc.).
- EMINESCO (Mihail) : *Poesii*, (éd. Titu Maioresco, chez Socec, Saraga, et L. Alcalay); *Proza si versuri*, éd. V. G. Mortzun, (Jassy, 1890); *Henriette et M. Eminesco*, (coll. Saraga).

- N. GANE : *Novele*, 3 vol. in-8°, (Socec, 1892, Buc.) ; *Poesii*, 1 vol. in-8°, (coll. Saraga) ; *Pagini Rasletze*, 1 vol. in-12°, (Iliesco et Grossu, 1901, Jassy) ; etc.
- GHEREA : *Studii critice*, 3 vol. chez Socec, puis chez Alcalay ; *La conception matérialiste de l'histoire*, Socec, Buc.
- HANDEU (I. P.) : *Rasvan Voda*, (Buc. 1869) ; *Cuvinte din Batrani*, 3 vol. in-8°, (Buc. 1882) ; *Sic cogito*, 1 vol. in-8°, (Socec, 1892, Buc) ; *Sarcasm si Ideal*, 1 vol. in-12, (Socec 1897, Buc.) ; etc. etc.
- ST. O. IOSIF : *Poesii*, 1 vol. in-12, (Socec, 1899, Buc.) ; *Patriarhale*, 1 vol. in-8°, (Buc. 1901) ; *A fost odata*, 1 vol. in-1°, (C. Sfetea, 1903, Buc.)
- JEAN-BART : *Journal de Bord*, 1 vol. in-8°, (Buc, 1902).
- MATHILDA CUGLER : *Poesii*, 1 vol. in-8°, (Socec, 1885, Buc.)
- LECCA (H. G.) : *Prima*, 1 vol. in-12°, (Typ. Noua, 1896, Buc) ; *Secunda*, 1 vol. in-12°, (typ. populaire, 1897, Buc.) ; *Casta Diva*, pièce, 1 vol. in-8°, (Alcalay, 1898, Buc.) ; *Jucatorii de carti*, idem, 1899, *Suprema Fortza*, drame, idem, 1900, *Ciinii*, idem, 1901 ; etc., etc.
- MACEDONSKI (Al.) : *Poesii*, 1 vol. in-8° (Haïman, Buc.) ; *Excelsior*, 1 vol. in-12°, (Noua concordia, 1895, Buc.) ; *Prima Verba*, Buc., 1872 ; *Bronzes* ; 1 vol. in-32°, (Buc. 1897) ; *Teâtre*, 1 vol., etc.
- MAIORESCO (Tilu) : *Critice*. 3 vol. in-8°, (Socec. 1892 Buc.) ; *Aforisme*, idem ; *Discursuri politice*, idem, 1897.
- MARIAN (S. F.) : *Nascerea, Immormintarea si Nunta la Romîni*, 3 vol. in-4°, (Carol G6b, 1890, Buc.) ; *Descintece*. 1 vol. in-8°, (Suceava, 1886) ; etc...
- MILLE (Const.) : *Versuri*, 1 vol. in-8° (Saraga, 1883, Jassy). *Dinu Milian*, chez Haïman et Alcalay ; *Feciorul Popei*, chez Alcalay.
- NADEJDE (Sofia) : *Nuvela*, (coll. Saraga) ; *Fie-care, la rîndul sau* 1 vol. in-8°, (R. et I. Samitca, Craïova) ; *Væ Victis*, pièce, 1 vol. in-8°, (Buc. 1903), etc.
- NANU : *Nocturne*, 1 vol. in-12, (Alcalay, 1900, Buc.) ; *Pentru Sceptru*, drame, (Socec, Buc.)
- NAUM (A.) : *Traduceri si versuri*, 2 vol. (Steimberg, Buc.)
- NEGRUZZI (J.) : *Opere complete*, 6 vol. in-8°, (Socec. et chez Alcalay, Buc.)
- OILANESCO (D. C.) : *Poesii*, 1 vol. in-12°, (Socec., 1902), *Ode, épode*, d'Horace, (idem, 1891) ; *Ruy Blas*, trad. ; *Satire*, (coll. Müller, Buc.) ; etc.

- PODEANU (V.) : *Cîntece*, 2 vol. in-8°, (Alcalay, Buc.).
- POP (V.) ; *Fleacuri*, 1 vol. (coll. Müller, Buc.) ; *Din ocna Vietzei*, 1 vol. in-1°, (Socec. 1902, Buc.) ; *Ver-suri*, 1 vol. in-8° (Ploesti, 1912).
- RIRIA : *Ultima raza din vicalza lui Eminesco*, 2 vol. in-8. (Iliesco et Drossu, 1902. Jassy) ; *Cînturi Vechi*, 1 vol. in-8. (Carol Göbl, 1902, Buc.) ; *Cînturi Noi*, idem ; *Etvira*, idem, etc.
- ROMAN (Ronetti) ; *Radu*, 1 vol. in-32, (Buc. 1878) ; *Manas-se*, pièce, 1 vol. in-8 (H. Steinberg, Buc. 1900).
- ROSETTI (Radu). *Din inimă, Sincere, Proza si Epi-grame*, (coll. Carol Müller) ; *Valuri*, 1 vol. in-8 (Stein-berg, Buc) ; *Din largul lumii* 1 vol. in-8, (Buc. 1913) ; etc., (SYLVAN (Gh. Ecesco) : *In satza mortzi*, 1 vol. in-8, (1897, Buc. Socec) ; *Nuvele originale*, 1 vol. in-12 (Alcalay, Buc.) ; etc.
- SLAVICI (I.) : *Nuvele*, 3 vol. in-12 (Socec. 1892, Buc).
- SPERANTZA (Th) ; *Anecdote populaire*, 3 vol. in-8 (H. Steinberg, Buc. 1893) ; *Anecdote asumate*, 1 vol. in-8 (Buc. 1898) ; etc.
- STAVRI (A.) ; *De demult, et Pe acelas Drum*, (coll. Alca-lay).
- STUERMAN (A.) : *Saracie*, 1 vol. in-8. (Saraga, 1897) ; *Poesii de Sully-Prud'homme*, 1 vol. in-16, (Sami-tea, 1897, Craiova). *Petru-Rares*, opéra, (1897) ; *O toamna la Paris*, 1 vol. in-8 (Sarraga, 1893, Jassy) ; *Vraitoarea de Carmen Sylva* ; *Lirice*, 1 vol. in-12 (Samitea, 1900, Craiova) ; etc., etc.
- TEODERESCO. (Gh. Dem.) ; *Poesii populare*, 1 vol. in-4, (Buc. 1885), etc.
- VLAHUTZA (Al.) : *Poesii*, 1 vol. in-8 (Socec. 1892, Buc.) ; *Un an de luptă*, 1 vol. in-18 (Muller, 1895, Buc.) ; *Clipe de liniste*, 1 vol. in-18 (Socec. 1899, Buc.) ; *Dan*, 1 vol. in-8, (C. Muller, 1895, Buc.) ; *Iuibre*, idem. ; *Roumanie pittoresque*, 1 vol. in-18 (Socec, 1902, Buc.) ; etc.
- ZAMFIRESCO (Duiliu) ; *Fara Titlu*, poésies ; *Novele Romane* (coll. Müller) ; *Novele*, 1 vol. in-12 (Socec, 1883, Buc) ; *Alte orizonturi*, 1 vol. in-16 (C. Mül-ler, 1894, Buc.) ; *Lume noua si lume veche* 1 vol. in-8, Buc ; etc.
- ZANNE (Juliu, A.) ; *Proverbele omînilor*, 10 vol. in-1, (Buc.)

BIBLIOGRAPHIE FRANÇAISE

Les travaux relatifs à la littérature roumaine actuelle ont été rares en France ; nous ne trouvons à signaler que les suivants :

Ouvrages.

- G. BENGESCO. — *Bibliographie franco-roumaine*, un vol. Lacomblez. Bruxelles, 1895.
JULES BRUN. — *A propos du Romancero roumain*, brochure. Lemerre, 1896.
N. JORGA. — *Opinions sincères*. Brochure. Typ. « Indépendance Roumaine ». Bucarest, 1899.
JULES BRUN. — *Sept contes roumains*, traduit par Jules Brun avec une introduction générale et un commentaire folkloristique par Léon Bachelin. Paris, 1894, in-18.

Articles.

- REVUE ENCYCLOPÉDIQUE, n° 94 (T. IV), 1^{er} novembre 1894, page 469. *La littérature roumaine*, par Ernest Tissot.
REVUE ENCYCLOPÉDIQUE, n° 235, 5 mars 1893, page 201. *La Poésie roumaine*, par Neuschotz de Jassy.
LA REVUE, 1^{er} trimestre, page 393, 15 février 1899. *Le mouvement littéraire en Roumanie*, par N. Vaschide.
LA REVUE, troisième trimestre, page 639, 15 septembre 1899. « Alex. Vlahutza ».
LA CHEVAUCHÉE, n° 51, 1^{er} novembre 1902, *Les poètes roumains* : Mme Riria, par A. D. Xénopol.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
I. —	5
II. — La poésie	11
III. — Le Roman et le Théâtre	24
IV. —	37
Notices biographiques des principaux écri- vains roumains	39
Les poètes	39
Les prosateurs	41
Les critiques.	42
Les Revues roumaines	44
Bibliographie.	46

